



*Créée en 2024, Château d'âmes est une maison d'édition
dédiée aux âmes inspirantes : celles qui écrivent nos ouvrages
et celles, réelles ou fictives, dont l'énergie imprègne chaque page.*

*Choisir un livre de notre maison, c'est découvrir un écrin que nous avons
voulu raffiné, et ouvrir les portes d'un palais où les mots sont rois.*

*Nous espérons que ces derniers, dotés du pouvoir de nous faire voyager
comme de nous transformer, sauront résonner en vous,
créant une rencontre qui vous marquera profondément.*

Nous vous souhaitons une agréable lecture.

L'équipe passionnée de Château d'âmes



CAMILLE VERSI

RÉSEAU
ROYAL
TOME 3
RECONQUÊTE

CHÂTEAU
D'ÂMES



Également disponibles

Réseau Royal, Camille Versi

Réseau Royal, tome 2 – Révolution, Camille Versi

La Malédiction de Waterdown, Maria Levski

Le Tableau du Hampshire, Amira Benbetka Rekal

La Captive de Dunkelstadt, Magali Lefebvre

Sylphide, Tiphaine Bleuvenn

Le Palais d'Éros, Caro De Robertis

Lady Orgueil et Mister Préjugés, Bianca Marconero

Titre original : *Réseau Royal – Saison 3*

Copyright © 2025 by Camille Versi

L'autrice est représentée par Wattpad WEBTOON Studios.

www.editions-chateaudames.com

© Château d'âmes, une marque des Éditions Jouvence, 2025

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

ISBN : 978-2-940787-12-8

Couverture (maquette et illustrations) : François-Xavier Pavion

Correction : Vediteam

Cette couverture est une création originale utilisant un ensemble de visuels recomposés ou redessinés, provenant exclusivement de banques d'images libres de droits. Certaines de ces images d'origine ont pu être générées par intelligence artificielle à partir du propre catalogue desdites banques d'images ou de contenu tombé dans le domaine public. Il en résulte une œuvre inédite dont nous sommes très fiers, fruit de plusieurs heures de travail.

Mise en page : SIR

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.



PRÉCÉDEMMENT



Versailles, de nos jours. La Révolution n'a jamais eu lieu ; la France est toujours une monarchie. Mais les technologies, elles, ont évolué de manière semblable à ce que nous connaissons. Chacun possède un compte sur Réseau Royal en fonction de sa place dans la société, du prestigieux statut Platine au statut Poussière des parias.

À la suite de la mort brutale de son père François IV, Louis XX, âgé de vingt-cinq ans, accède au trône pour lequel il est mal préparé. Du jour au lendemain, il doit faire face aux défis représentés par la couronne. Mais alors que ses ministres tentent de le former aux problématiques qu'un souverain doit prendre à bras-le-corps pour diriger son pays, Louis gère également ses tourments intérieurs. Tirailé entre son amour de jeunesse interdit Annette de Montaignu, qu'il a fait revenir à la cour, et son amie Catarina, la sœur aînée du roi d'Espagne, c'est à cette dernière qu'il réalise que son cœur appartient. Celle-ci commence pourtant par lui résister, malgré les sentiments qu'elle éprouve elle aussi pour lui : en effet, si elle est venue en France, c'est pour fuir son pays.

Héritière du trône, elle constitue un obstacle aux ambitions de son oncle, le régent Alfonso : ce dernier voudrait l'évincer de la ligne de succession pour être couronné lui-même à la mort de Felipe, le frère de Catarina, atteint de mucoviscidose et condamné à mourir jeune. D'abord déterminée à garder son secret coûte que coûte, elle finit par céder à ce qu'elle éprouve pour Louis après une nouvelle tentative d'assassinat contre elle, et ils décident de faire front ensemble pour surmonter les difficultés sur leur route.

Or, c'est à un royaume de France de plus en plus mouvementé qu'ils se retrouvent confrontés. Loin d'être accidentelle comme les apparences le laissent croire, la mort de François IV était en réalité un assassinat, fomenté par Marc Sallemont, le fondateur de Réseau Royal, qui avait pourtant été distingué jusqu'à obtenir un siège de ministre au Conseil d'État. Ce meurtre constituait le point de départ d'un complot visant à faire chuter la dynastie des Bourbons : pour l'appuyer, Julie, la nièce de Marc, s'est introduite à Versailles en tant que servante, dans le dessein secret de servir d'espionne. Pour renforcer l'agitation populaire, Marc recrute également Thomas : ayant perdu son travail et ses amis à la suite de sa rétrogradation sans explication au statut Poussière, il nourrit désormais une colère contre la monarchie qui rejoint les intérêts de son mentor.

Cependant, alors que le plan de Marc est sur le point d'aboutir, Julie, comprenant que son oncle projette de mettre à mort Louis et Catarina, choisit de les sauver en leur révélant ce qui se trame : affectée au service de la princesse, elle a appris à l'apprécier. Marc ainsi que ses proches sont arrêtés – notamment sa fille, Marie –, et les systèmes de sécurité du château renforcés afin d'éviter leur chute. Malgré tout, Thomas ainsi qu'une foule de Français se réunissent devant les grilles de Versailles pour crier leurs rêves de démocratie ; ceci permet à Louis et Catarina de réaliser qu'ils ont beau avoir réussi à arrêter le complot fomenté par Marc, le mouvement de contestation dans le pays est bien plus profond qu'ils ne l'avaient imaginé, et que c'est à une révolution qu'ils font face.



La légèreté qui caractérisait le début de son règne disparue, Louis s'attelle à regagner la confiance de ses sujets, pour tenter d'apaiser le pays. Il se refuse à utiliser la violence pour réprimer les oppositions mais il choisit tout de même de faire condamner Marc à mort dans le secret, par crainte qu'un procès public ne provoque des remous incontrôlables. Pourtant, malgré tous ses efforts, le jeune roi est pris dans une spirale dont il ne parvient pas à sortir, et la France s'enfoncé toujours plus dans la contestation. Le poids sur ses épaules exige de lui un lourd tribut psychologique ; tandis que Catarina, elle, doit mener une lutte bien plus physique contre son propre corps, l'attentat dont elle a été victime l'ayant laissée affectée de vertiges et de migraines qui la handicapent dans le combat qu'elle mène contre son oncle. Elle tente de contacter des nobles espagnols pour obtenir leur soutien, mais face aux agitations populaires en Europe, nombre d'entre eux soutiennent la politique autoritaire d'Alfonso, estimant qu'il faut un homme fort à la tête du royaume. Le comte de Fondao, un ancien ami de son père, est l'un des seuls alliés qu'elle parvient à se faire.

De son côté, Julie quitte l'ombre pour être projetée en pleine lumière : elle est nommée à la tête de Réseau Royal à la suite de Marc, dont elle est la plus proche parente en liberté. Divisée entre ses convictions et la culpabilité de la trahison qu'elle a commise, elle doit s'imposer pour gagner l'approbation de ses employés, et tenir tête à Agnès Lambrou, l'agente du gouvernement qui est censée diriger l'entreprise à sa place. Déçue par Louis qui n'a pas respecté sa promesse de garantir un procès à Marc, elle décide de tracer sa propre voie désormais, n'hésitant pas à s'opposer au licenciement de certains de ses salariés à qui Agnès reproche leurs affinités avec les critiques populaires. Elle choisit de prendre le nom de sa mère, « Sallemont », pour revendiquer sa parenté avec son oncle.

Thomas, lui, se réjouit des difficultés rencontrées par Louis XX... mais doit composer avec un mouvement révolutionnaire fracturé depuis la disparition de Marc. Il voudrait en prendre la tête ; toutefois, il a conscience qu'une frange bien plus radicale et violente que la sienne existe : le Front Agora, dont la dirigeante, la glaciale Barbara Euler, va

jusqu'à s'introduire chez lui pour le jauger. Pour sa part, il fonde le Tennis Club, un rassemblement quotidien au jardin du Luxembourg, ayant pour but de faire exister la parole contestataire dans l'espace public. Il obtient également le soutien des États-Unis, qui veulent aider à la chute de la monarchie pour répandre leur modèle démocratique, moyennant l'engagement de leur réserver une position privilégiée de la part de la France future. Surtout, il parvient à libérer Marie Sallemont, avec qui il entame rapidement une relation amoureuse. Sa réapparition met Louis XX en porte-à-faux quant aux mensonges qu'il a proférés ; ceci, additionné à l'effondrement meurtrier du pont Guillaume-et-Mathilde ainsi qu'à l'exhumation du prétendu cadavre de Marc, aboutit à faire flamber la haine que le peuple éprouve pour lui.

Le pays bascule définitivement dans la violence quand le Front Agora en vient à assassiner des nobles dans le but de pousser le jeune roi à abdiquer : Jean de Berry, oncle et ministre de Louis, est ainsi abattu sous ses yeux. Catarina tombe enceinte, mais à la suite d'une nouvelle attaque sur le château à laquelle elle ne survit que parce qu'elle tue le membre du Front Agora qui allait s'en prendre à elle, elle décide avec Louis d'avorter, ne pouvant se résoudre à mettre au monde un enfant dans un contexte aussi troublé.

Son autorité sur la France diminuant de jour en jour, le jeune roi finit par être capturé par le Front Agora. Catarina demande l'aide de Julie pour retrouver sa trace en mobilisant les ressources de Réseau Royal, mais leurs recherches restent vaines... jusqu'à ce qu'un message anonyme les avertisse de l'exécution spectaculaire en place de Grève planifiée par le Front Agora. Ce dernier a été envoyé par Thomas : averti par Barbara Euler, il refuse de voir le triomphe de sa rivale et de lui laisser l'occasion de réussir ce coup d'éclat qui lui offrirait les clés du pouvoir.

Cependant, si Louis est sauvé *in extremis*, il prend conscience du danger dans lequel il se trouve en restant à Versailles, dont la défense ne peut plus être assurée : il cède donc aux exhortations de ses conseillers et accepte de partir pour Biarritz avec Anne de Mortemart, la



RÉSEAU ROYAL · RECONQUÊTE

dernière ministre à ses côtés, Pierre de Chantilly demeurant en arrière pour tenter de négocier avec les révolutionnaires. Julie reste à Paris elle aussi, voulant conserver la direction de Réseau Royal pour tenir tête à la tourmente qui se prépare.

Louis et Catarina pensent pouvoir profiter d'un répit en atterrissant après leur fuite... mais c'est alors que l'infante reçoit un appel d'Alfonso, l'informant du décès de son frère Felipe – qu'il a fini par assassiner pour précipiter son accession au pouvoir. Catarina est donc devenue reine d'Espagne... en titre seulement car, pour elle comme pour Louis, la couronne est désormais synonyme d'une nécessaire reconquête.

CHAPITRE I



THOMAS

Le portail du château de Versailles grince, éventré. Sur les toits au-dessus du palais, un drapeau rouge claque contre le bleu du ciel, là où les armoiries royales, des fleurs de lys dorées sur fond blanc, dominaient autrefois fièrement la ville et le pays entier.

La vision emplît Thomas d'un irrésistible sentiment de triomphe. Se retournant, il crie pour la énième fois, laissant éclater sa joie :

— Nous avons gagné !

Un véritable rugissement lui répond. Une foule le suit ; le peuple enfin libéré de ses chaînes. Il était au Tennis Club lorsque la nouvelle de la fuite de Louis XX lui est parvenue : aussitôt, celle-ci a déclenché une liesse générale parmi ses partisans. Mais leur victoire ne peut être complète que si elle est consommée, qu'avec la conquête de ces lieux depuis lesquels le pouvoir royal exerçait la tyrannie qu'ils ont combattue. Alors, spontanément, ils sont des dizaines à s'être entassés dans le RER



pour marcher sur Versailles. Les voilà maintenant remontant l'esplanade menant au château, savourant la vision du berceau de la monarchie enfin mis à genoux.

Une main se glisse contre celle de Thomas. Il se tourne ; c'est Marie qui, à ses côtés, ne parvient pas non plus à détacher son regard du palais dominé par le drapeau révolutionnaire. Ses yeux sont brillants, autant d'euphorie que de larmes d'émotion.

— Mon père... Nous l'avons vengé, souffle-t-elle à son oreille.

Touché, il passe son bras autour de son épaule et la rapproche pour embrasser sa tempe.

— Et bien plus. Nous allons pouvoir construire le monde dont il rêvait.

Ce monde, Thomas l'appelle de ses vœux depuis si longtemps... Il se rappelle ce jour, il y a quelques mois, où il a crié sa colère devant les grilles de Versailles désespérément closes, au sein d'une foule furieuse qui osait pour la première fois s'exprimer.

Que de chemin j'ai parcouru depuis...

Aujourd'hui, alors qu'il atteint l'entrée du palais en tête de son cortège, nul ne l'arrête. Il distingue bien quelques gardes, en retrait dans la cour d'honneur. Mais ils demeurent serrés les uns contre les autres, hésitants. Les armes baissées, une expression défaitiste sur le visage.

Ils savent qu'ils ont perdu. Louis XX les a abandonnés ; au nom de quoi devraient-ils lui rester loyaux et poursuivre une lutte sans espoir ? Ce ne sont pas des nobles, pas des privilégiés, juste des gens du peuple dont c'était le travail de défendre Versailles et que le roi a déçus, comme bien d'autres avant eux.

Quant à Thomas, c'est en vainqueur qu'il avance droit devant lui, Marie à ses côtés. La tête haute, il monte les cinq marches menant à la cour de marbre, promenant sur les briques rouges de la façade un regard appréciateur. Il se souvient des quelques visites qu'il a faites à Versailles au cours de sa vie, notamment du jour humiliant où il a tenté d'obtenir une audience pour plaider sa cause après sa dégradation injustifiée au statut Poussière, et où il avait été refoulé parce que le roi n'avait pas



daigné se présenter devant les sujets qui s'étaient déplacés pour le voir. À l'époque, il avait été impressionné par les ors du palais, par la gravité des statues, par l'écrasante majesté des bâtiments monumentaux.

Je réalise désormais qu'il ne s'agissait que de poudre aux yeux. Tout ce décorum est là pour faire croire au caractère inébranlable de la puissance royale. Mais dès que l'on cesse d'accorder du pouvoir à ces apparences, elles se révèlent pour ce qu'elles sont : du vent. Tout au plus témoignent-elles du mérite que j'ai eu à oser défier le titan qui opprimait la France.

Tandis qu'il marquait ce temps d'arrêt, Marie a filé droit aux portes vitrées encadrées de colonnes rosées au fond de la cour. Il s'empresse de la rejoindre alors qu'elle ouvre l'une d'elles, sans marquer la moindre hésitation.

Elle connaît bien les lieux : avant l'arrestation de son père, elle était l'un des astres de Versailles. Revenir ici, c'est une revanche pour elle, à qui la tyrannie de Louis XX a coûté sa famille et sa liberté...

— Ils sont vraiment tous partis... constate-t-elle dans un souffle une fois qu'ils sont à l'intérieur.

Ils viennent de pénétrer dans un vestibule qui semble avoir été vidé à la hâte : des rectangles plus clairs sur les murs trahissent les endroits où des tableaux ont été décrochés, avant d'être triés car tous ne pourraient être emportés. Dans la pièce suivante, une longue galerie de pierre donnant sur les jardins, des cadres sont abandonnés sans soin, simplement posés à terre contre les murs. D'autres effets personnels gisent également : des valises, des portants soutenant des vêtements luxueux... Tout témoigne ici de la précipitation dans laquelle la fuite des courtisans s'est effectuée, ce qui n'émeut pas Thomas le moins du monde.

Ils peuvent bien être un peu bousculés, après une vie à se gorger de privilèges.

Déjà, les membres du Tennis Club qui les ont suivis jusque-là se massent autour de ces trésors qu'ils découvrent, des exclamations mi-émerveillées, mi-scandalisées par le luxe insolent qui était celui du



palais ponctuant leur exploration. Marie, elle, tire la main de Thomas pour l'emmener ailleurs.

— Il faut qu'on monte à l'étage. Ce n'est rien, ici.

Elle le guide vers une porte à gauche de la galerie, lui fait remonter un long couloir, puis s'engager dans un escalier en colimaçon. Une fois en haut, ils traversent une dernière antichambre avant de déboucher dans la galerie des Glaces.

Jamais encore Thomas ne l'avait vue privée de l'agitation des nobles s'y pressant dans l'espoir de voir le roi ou quiconque plus puissant qu'eux. Les miroirs qui démultipliaient habituellement le fourmillement des aristocrates ne renvoient plus que le reflet des jardins paisibles du palais. Ici, toutefois, pas de chaos comme au rez-de-chaussée ; comme si, même dans la débandade, le personnel avait cherché à préserver cet endroit. Il paraît simplement endormi, le rêve éveillé que la cour offrait au monde enfin évaporé.

Marie éclate soudain d'un grand rire, et se met à tourbillonner sur elle-même, bras écartés. Thomas ne peut s'empêcher d'être amusé par cette vue.

Nous avons gagné... Nous méritons bien cet instant de frivolité.

Il la réceptionne contre lui lorsqu'elle s'immobilise, essoufflée. La voix hachée, elle suggère :

— J'ai toujours rêvé de découvrir les appartements privés de Louis XX. Viens, allons voir !

Là encore, elle sait exactement où se rendre. En quelques instants, ils rejoignent une porte ornée de dorures... qui s'avère malheureusement fermée. Mais Thomas n'est pas prêt à se laisser arrêter par un obstacle aussi trivial. Pas après tous ceux qu'il a déjà abattus.

— Écarte-toi, demande-t-il à Marie.

Puis il se jette sur la porte, épaule en avant. Quelques coups de boutoir plus tard, le battant s'ouvre à la volée.

Thomas est presque déçu par ce qu'il découvre derrière. Une chambre, certes luxueuse, mais pas si extraordinaire. Les draps du lit à baldaquin sont pliés au carré, comme s'ils attendaient que l'occupant



des lieux revienne s'y coucher dans quelques heures. À l'intérieur d'une penderie, il trouve quelques affaires oubliées : des livres, un chargeur de téléphone, des boutons de manchette... Des objets du quotidien, impersonnels, que Louis XX n'a sans doute pas jugé bon d'emporter dans sa fuite.

— Quand je pense qu'avoir ses entrées ici était un grand honneur il y a une semaine encore... soupire Marie. Nous étions tous tellement stupides.

— Nous étions hypnotisés, surtout. Maintenant, nous voyons le roi pour ce qu'il est. Un homme, qui ne devait sa position qu'au hasard et qui n'a jamais accepté d'admettre l'injustice de la situation.

Tandis que Marie ouvre une fenêtre pour admirer la vue sur la cour de marbre, Thomas s'assied dans un fauteuil disposé près du lit et laisse son regard balayer le plancher où des particules de poussière commencent déjà à se poser.

Louis XX était peut-être installé à cette même place il y a quelques heures encore, méditant sur sa défaite, là où je contemple désormais ma victoire.

Amusé par cette pensée, il se demande ce que son ennemi a pu ressentir. Du découragement ? Du désespoir ?

Et encore, il devrait me remercier d'être toujours vivant. Sans mon intervention, le Front Agora l'aurait exécuté.

Marie revient vers le lit et se laisse tomber dessus, éclatant de rire une fois de plus.

— Tiens, une épingle à cheveux, commente-t-elle en se tournant vers la table de chevet. Les rumeurs étaient donc vraies : Sa Très Snob Altesse l'infante Catarina d'Espagne couchait avec notre roi. Pas très convenable, tout cela !

— Elle est reine à présent. Son frère est mort cette nuit.

— Ah ? Tant pis pour elle, alors. C'est elle qui verra son trône lui être arraché par son peuple. Elle est si persuadée de sa propre valeur... Elle découvrira qu'elle n'a rien de spécial.



— On s'en fiche, de ce qui lui arrive. Ce qui compte, c'est nous. Ce que nous allons construire ici, en France, maintenant que nous en sommes maîtres.

Oui, à cet instant, grisé, Thomas se sent fort. Il a l'influence du Tennis Club derrière lui pour asseoir sa position dans le pays, les États-Unis prêts à le soutenir sur la scène internationale. Une légitimité gagnée à force de longs mois de combat.

Il n'y a qu'un choix logique pour diriger la France à présent, et c'est moi. Mon heure est enfin arrivée. Je parviendrai à m'imposer, face à tous ceux qui chercheront à me faire de l'ombre.

Ici, alors qu'il a investi la chambre du roi, il lui est encore plus facile d'y croire. Ce qui paraissait du domaine de l'impossible il y a quelques jours a eu lieu. Le reste, toutes les difficultés qui se dresseront encore... Thomas ne voit pas comment elles pourraient lui résister.

— La première chose que je veux faire, c'est récupérer Réseau Royal à ma traîtresse de cousine, annonce Marie. Elle en a profité bien trop longtemps.

— Stratégiquement, il vaudrait peut-être mieux...

Il ne termine pas sa phrase : Marie s'est relevée pour se couler tout contre lui, ses lèvres aspirant les mots qu'il allait prononcer. Il boit son sourire triomphant alors que ses mains se perdent sous son col, qu'ils titubent ensemble jusqu'à tomber l'un contre l'autre sur le lit royal. Le goût de la victoire les enivre ; Thomas la laisse l'envahir tout entier, cette chaleur euphorisante attisée aux feux de la révolution qu'il a menée. Les cheveux blonds de Marie coulent entre ses doigts, ses joues sont soyeuses sous ses doigts en coupe...

Un claquement de porte soudain. Des pas sur le parquet. Enfin, une voix, cinglante.

— Thomas Grisons... J'aurais dû me douter que je vous trouverais ici, à vous vautrer dans le butin d'une bataille que d'autres ont gagnée pour vous.

Le jeune homme se retourne lentement. Haute de stature, une main campée sur sa hanche, Barbara Euler se tient devant lui, le fusillant d'yeux d'acier aussi froids que le pistolet qu'elle braque droit sur sa tête.



LOUIS

Sur son roc, quelques centaines de mètres devant Louis, se dresse la résidence Reine-Amélie de Biarritz.

Mon Dieu... J'avais oublié qu'elle était si petite.

Construite au XIX^e siècle pour héberger une souveraine de France particulièrement friande de bains de mer pendant ses séjours sur la côte atlantique, la bâtisse, un rectangle de pierre grise à peine orné de quelques colonnades, est d'une sobriété frappante comparée au palais de Versailles que Louis a quitté quelques heures plus tôt.

C'était une volonté d'Amélie de Bourbon-Siciles, qui désirait y trouver un havre de paix loin du tumulte de la cour... Mais aujourd'hui, son austérité ne fait que me ramener à mes échecs.

Un frisson de peur le parcourt. Des démons, qui ne se taisent pas. Des voix lui susurrant que sa fuite à Biarritz ne suffira pas à le protéger, qu'il n'est pas parti assez loin pour que le Front Agora ne vienne pas le retrouver et le ramener en place de Grève, face à cette corde se balançant au vent dont l'image le hante depuis qu'il lui a échappé.

J'avais l'héritage d'un millénaire de monarques à préserver. J'étais le dépositaire de siècles d'espoirs, d'efforts, de sacrifices. Et j'ai tout perdu, jusqu'à Versailles, la demeure de ma famille depuis Louis XIV, le symbole du pouvoir royal que j'étais censé transmettre à mon fils à ma mort.

Les révolutionnaires ont-ils déjà investi le palais, le souillant de leurs cris de triomphe ? Il préfère ne pas y penser, repousser l'attaque de panique qui le menace s'il autorise son esprit à emprunter ce chemin. Parce qu'il y a pire que ce qui lui a été arraché. Un son plus déchirant encore que ces exultations fantasmées. Bien plus étouffé, et pourtant le vrillant droit jusqu'au cœur.

Les larmes de Catarina, intarissables.

Elle s'est effondrée contre lui sitôt que la portière de leur voiture s'est refermée derrière eux à l'aéroport. Privée de mots, elle qui n'en manque jamais ; brisée par la perte de son frère, elle que rien ne semblait pouvoir ébranler. Elle pleure, secouée de sanglots, abattue ; et lui,



désemparé par la profondeur de sa souffrance, ne parvient pas à trouver de paroles de réconfort à lui offrir.

Juste à la tenir dans mes bras...

Le véhicule qui les transporte s'est immobilisé depuis plusieurs minutes déjà ; elle ne paraît pas l'avoir remarqué. Leur chauffeur a tenté de venir leur ouvrir ; Louis l'a congédié, voulant offrir à celle qu'il aime le temps dont elle a besoin pour s'apaiser. S'ils étaient seuls tous les deux, il passerait la nuit entière dans cette voiture, n'importe quoi si c'est ce qu'il lui faut.

Sauf que pour les gens comme nous, le monde ne peut pas s'arrêter. Il ne nous permet jamais de nous en cacher.

Les domestiques de la résidence Reine-Amélie au grand complet les attendent, alignés devant le bâtiment. Sophie Névé, l'intendante du château de Versailles, est devant eux : elle est partie pour Biarritz quelques heures avant l'essentiel de la cour. Un délai qu'elle a sans nul doute mis à profit pour déployer la poignée de serviteurs qui ont pu être du voyage – les autres, leurs salaires ont été payés en urgence, avec le conseil de faire de leur mieux pour disparaître dans la nature. C'est bien peu face aux dangers qui ont envahi le pays, mais à ce propos aussi, la vérité est cruelle : la monarchie qu'ils ont servie n'a plus les moyens de garantir leur protection...

Parmi ceux qui sont là, Louis repère Gauthier, son valet personnel ; ainsi que quelques autres visages qu'il se souvient d'avoir croisés au détour des couloirs du palais qui était le sien.

Il s'en veut de réaliser qu'il est incapable de leur associer un nom.

La brise souffle sur le roc de Biarritz, et Louis distingue plusieurs domestiques qui tremblent dans leurs uniformes mal adaptés à l'extérieur. Il est le roi ; il est le responsable de leur attente. Alors, doucement, il repousse l'une des mèches sombres de Catarina derrière son oreille et lui glisse :

— Rina... Nous sommes arrivés.

Ses mots résonnent dans l'habitable. L'espace de quelques secondes, il doute que l'Espagnole l'ait entendu : elle demeure immobile, mutique.



Il presse ses épaules, tendrement, tentant de lui communiquer un peu de la force qu'il n'a plus lui non plus.

Et puis elle se redresse. Il n'est pas certain que ce soit une bonne nouvelle. Il la connaît ; il voit qu'elle a endossé son masque, celui qu'elle sait convoquer quoi qu'elle ressente au fond d'elle pour se livrer aux courtisans prêts à la dévorer de leur attention. Mais ses yeux sont rougis, bouffis ; son regard, éteint.

Elle n'est pas là, pas vraiment. Elle ne parvient pas à s'arracher au choc. À accepter ce monde nouveau où elle est reine et où son frère n'est plus.

— J'ouvre la portière, d'accord ? murmure-t-il.

Pour toute réaction, le fantôme d'un hochement de tête. Louis se fait violence pour s'extraire de la voiture. Bientôt, il se tient debout, dehors, ses cheveux blonds balayés par le vent de l'océan. Il se retourne et, avec un sourire qu'il tente de rendre aussi engageant que possible, il incite Catarina à sortir à son tour. Elle se lève machinalement. Il presse sa main tandis que Sophie Névé s'avance vers eux.

— Vos Majestés, les salue-t-elle en s'inclinant.

À ces mots, Louis sent la paume de Catarina tressaillir contre la sienne.

« Vos »...

« Majesté » est bien le nouveau titre de l'Espagnole maintenant qu'elle est reine, et l'intendante aurait fait une entorse au protocole en ne l'utilisant pas – impensable de sa part. Malgré tout, Louis aurait préféré qu'elle s'en abstienne. Qu'elle n'inflige pas à Catarina ce rappel de la perte qu'elle vient de subir, alors qu'elle peine à mettre un pied devant l'autre sans s'effondrer en larmes.

— Laissez-moi vous conduire à vos appartements, enchaîne Sophie.

Elle est gênée, cela se voit : elle a compris à quel point la situation était délicate. Elle reste silencieuse alors qu'elle précède Louis et Catarina tandis qu'ils cheminent vers l'entrée de la résidence Reine-Amélie, passant devant les serviteurs alignés. Le jeune roi lui est reconnaissant de ne pas les pousser à s'attarder.



Nous avons besoin de calme, l'un comme l'autre. Il sera temps plus tard d'assurer nos devoirs de représentation.

L'intérieur du château est à l'image de sa façade : sobre et plus évocateur d'une maison bourgeoise que d'un lieu d'exercice de pouvoir. La tapisserie à fleurs démodée qui orne la cage d'escalier fait hausser un sourcil à Louis. Ironiquement, elle représente des œillets, la fleur nationale de l'Espagne.

J'avais oublié que la dernière personne de la famille royale à avoir logé ici, c'est ma grand-mère... La décoration n'a pas été refaite depuis son décès, à ce que je vois.

Il se sent presque perdu dans un tel environnement. Déjà, Versailles lui manque, ces planchers luxueux sur lesquels il a fait ses premiers pas, ces colonnes de marbre derrière lesquelles il se cachait enfant, ces lourds rideaux qui lui ont valu bien des remontrances lorsqu'il essayait de s'y agripper pour y grimper.

C'était ma maison... Le centre de la France, et de mon univers. Un lieu à part... pas comme celui où je me trouve actuellement.

L'intendante s'arrête sur un palier où s'ouvrent deux portes.

— Votre Majesté, j'ai installé vos affaires à droite, annonce-t-elle à Louis.

À l'intention de Catarina, elle ajoute :

— Vous serez juste en face, à gauche. Cela vous convient-il ?

— C'est parfait. Merci, répond-il pour eux deux.

Nous ne serons séparés que par quelques mètres ; comme à Versailles, rien ne nous empêchera de trouver du réconfort l'un avec l'autre à la faveur de la nuit.

Sophie s'incline puis laisse seuls les deux souverains. Doucement, Louis pousse la porte de la chambre qui a été attribuée à Catarina. Elle le déçoit, à l'image du reste du château ; le couvre-lit en laine lui semble ridiculement désuet. Cela ne l'empêche pas d'inciter l'Espagnole à s'asseoir dessus tandis qu'il referme le battant derrière eux. Elle n'oppose aucune résistance, se laissant guider en silence. Sans chercher à briser celui-ci,



Louis vient s'installer à côté d'elle et passe un bras autour de sa taille. Elle pose la tête contre son cou, et il respire le parfum de ses cheveux.

Mais alors que pendant si longtemps, la proximité de Catarina a suffi à lui permettre de repousser les nuages sombres se massant dans son esprit, aujourd'hui, il ne parvient pas à échapper à l'orage. La terreur l'assaille, gronde dans une nuit d'où l'espoir semble avoir été aspiré ; les reniflements de la jeune femme y éclatent comme autant d'éclairs le foudroyant.

*Nous avons échappé à la mort, l'un comme l'autre... mais à quel prix ?
Et pour combien de temps ?*

THOMAS

La dernière fois que Thomas a vu un pistolet d'aussi près, c'était déjà face à Barbara Euler. Au beau milieu de la nuit, chez lui à Saint-Cloud : elle s'était introduite chez lui pour le jauger... et l'avait jugé indigne d'elle, ne le gratifiant que de son mépris.

Aujourd'hui, la situation n'est pas si différente...

Comme ce jour-là, elle le dévisage avec acidité ; comme ce jour-là, il est à sa merci. Elle tient son arme avec une désinvolture qui le déstabilise. Il s'est toujours imaginé que les pistolets se maniaient avec la déférence due à la mort qu'ils peuvent semer ; elle le braque comme si de rien n'était, sans arrière-pensée. Comme si ce qui le protégeait, c'était moins le poids que son meurtre ferait peser sur sa conscience que l'effort qu'elle aurait à fournir, disproportionné face à son insignifiance.

L'ébauche d'un tremblement le menace. Il y résiste, malgré la peur primale qui a refermé ses griffes sur lui, la certitude que Barbara n'hésiterait pas le moins du monde à tirer si l'envie l'en prenait. Il n'a jamais oublié cette nuit-là, à Saint-Cloud. Il ne veut pas qu'elle se reproduise.



Si j'ai bien compris une chose à propos de cette femme, c'est qu'elle ne respecte que la force. Très bien : je lui montrerai la mienne... ou bien je ferai de mon mieux pour la simuler.

Derrière lui, il entend un bruit de draps qui se froissent ; Marie, sans doute, qui se relève. Il ne se laisse pas déconcentrer, préparant ses mots malgré sa gorge qui voudrait se nouer.

— Barbara Euler... Nous nous retrouvons enfin.

— J'aurais préféré ne pas avoir ce déplaisir. Je suis surprise que vous osiez montrer votre sale face ici après ce que vous avez fait hier, Grisons.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Réflexe de défense. Bien sûr que Thomas sait à quoi sa rivale fait référence : à l'intervention de l'armée qui a permis de libérer Louis XX alors que le Front Agora allait l'exécuter. Barbara est intelligente – elle n'aurait pas réussi à mener son groupuscule aussi loin si ce n'était pas le cas. Il se doute qu'elle a compris que si les soldats royaux ont pu être informés à temps de ce qui se tramait, c'est uniquement grâce à une trahison.

Ma trahison... Mais il est impossible qu'elle ait la certitude que c'est moi qui l'ai commise ; il y en a forcément d'autres que moi qui étaient au courant de ce qu'elle projetait. Elle n'a aucune preuve, juste des soupçons. Nier avec conviction, c'est ma meilleure manière de les détourner.

— Oh, je crois que si, vous voyez très bien de quoi il est question, renchérit Barbara. Seul un vautour comme vous aurait eu le culot de faire échouer une opération cruciale pour la cause commune. Mon instinct me trompe rarement.

C'est bien ce que je pensais : elle n'est pas sûre de ce qu'elle avance.

Fort de cette confirmation, Thomas décide d'attaquer à son tour – acculé, il ne voit pas d'autre solution.

— J'ai fait suffisamment de sacrifices pour la démocratie pour qu'on ne m'accuse pas de duplicité. Vous m'insultez, et si vous continuez, il vous en coûtera. J'ai le Tennis Club derrière moi, je vous rappelle.

— Je vous ai déjà dit ce que je pensais de votre petite assemblée. Vous discutez beaucoup, mais vous n'agissez pas. Je n'ai pas peur de



vous, car vous ne me ferez pas plus que ce que vous avez réussi à infliger à Louis XX : rien, ou si peu. Les vrais efforts, ce sont mes hommes et moi qui les avons fournis.

— Il n'empêche que vos deux dernières opérations se sont soldées par des échecs. L'attaque sur...

Barbara se fend d'un rictus, et agite son arme. Thomas recule instinctivement ; il sent les ongles de Marie s'enfoncer dans son avant-bras, accompagnés d'un couinement. Leur réaction arrache un petit rire à la leader du Front Agora.

Est-ce le fait de nous avoir à sa merci qui la met en joie ?

— Vous voyez ? La force fait bouger les choses, alors que les postures que vous vous donnez ne brassent que du vent. Vous vous gargarisez d'apparences ; vous révélez votre vraie nature maintenant que vous serez forcé de vous confronter à la vérité.

— Thomas a été élu démocratiquement ! Le peuple le veut à sa tête !

Le jeune homme doit reconnaître à Marie son courage d'oser prendre la parole, même si son intervention n'a pas l'air d'impressionner Barbara.

— Élu ? Par un vote à main levée, dans un club qu'il a lui-même créé. La belle affaire... Vous êtes la fille d'un grand homme, mademoiselle Sallemont. J'aurais imaginé que vous seriez plus lucide face à la petitesse de ceux qui cherchent à profiter de vous.

— Cette élection, quoi que vous en disiez, c'est plus de légitimité que vous n'en avez, rappelle Thomas.

— Je n'en ai rien à faire. Vous allez déguerpir de ce château et laisser les fruits de la victoire à ceux qui les méritent. J'ai lutté pour libérer la France d'un tyran, je ne la laisserai pas retomber sous le joug d'un autre. Je...

— Chef ?

Thomas coule un regard en coin vers la porte de la chambre royale. Un colosse vêtu de noir vient d'y pénétrer, armé d'une mitraillette, balayant les lieux de ses yeux inhabituellement clairs. Ceux-là non plus, il n'a jamais pu les oublier : ils appartiennent à l'acolyte qui accompagnait Barbara la nuit où elle s'est rendue chez lui.



Tout aussi effrayant qu'elle...

— Kyle, dit-elle pour l'accueillir, sans détourner son attention de Thomas.

— Nous avons des... complications en bas. Vous devriez venir voir.

Il rechigne à en dire plus devant Thomas et Marie, c'est évident. Barbara, quant à elle, semble hésiter à les laisser là... mais elle baisse finalement son arme et sort de la chambre royale à grands pas, son bras droit sur les talons.

C'est seulement lorsqu'elle a disparu que le jeune homme s'autorise à relâcher sa respiration.

J'ai survécu... pour cette fois.

C'est un début, sur lequel il entend bien construire. Sans la menace immédiate du pistolet, il lui est plus facile d'être brave ; il sent sa détermination lui revenir.

Barbara ne me connaît pas encore. Elle me sous-estime, elle ne sait pas quelles capacités sont les miennes. Je ne la laisserai pas m'écarter.

Pour cela, il y a un secret que Thomas doit protéger à tout prix. Il n'en avait pas pleinement conscience jusqu'alors, mais il en est certain désormais : c'est une grenade dégoupillée avec laquelle il jongle.

Jamais Barbara ne doit pouvoir prouver que j'ai envoyé un message à Julie Sallemont pour la prévenir de l'exécution de Louis XX. Car si elle l'apprend un jour... c'est mon sang qu'elle risque bien de faire couler en représailles pour ne pas avoir obtenu celui du roi.

JULIE

— Les serveurs n'arrivent pas à tenir la charge ! Nous avons déjà limité les accès à Réseau Royal des comptes Poussière et Terre, mais ce n'est pas suffisant. Ai-je votre feu vert pour couper également les connexions des comptes Bois ?

— Ce serait une première dans l'histoire de l'application...



— Nous n'avons pas le choix !

— Et pour la modération, que devons-nous faire ? Mes équipes n'arrivent plus à tenir le rythme des messages remontés par le module de censure. J'ai demandé à mes collaborateurs normalement en repos de venir en renfort, mais ça ne suffit pas...

— Mademoiselle Sallemont, que préconisez-vous ?

Les yeux de Julie la brûlent alors qu'elle fait face à ses chefs de service paniqués. Magali Fitz du département serveurs, Idriss Sengeh du *front-end*, Ronan Topor de la modération... Tous sont dépassés par l'explosion de la situation sur Réseau Royal, autant qu'elle. Jamais encore le site n'avait dû supporter autant de connexions simultanées. Pas même pour les naissances des enfants des souverains, pour leurs mariages ou pour le décès récent de François IV, événements qui détenaient jusque-là les records de commentaires.

Aujourd'hui, c'est la mort de l'ancien monde et l'avènement d'un nouveau qui est fêté...

La nouvelle de la fuite de Louis XX hors de Versailles n'a pas mis longtemps à être connue sur Réseau Royal. Elle a été prise par le peuple pour ce qu'elle est : une abdication de fait. Depuis, un flot de messages se déverse seconde après seconde sur les fils d'actualité, mêlant discours pleins d'espoir, insultes adressées à ceux qui viennent d'abandonner le pouvoir, photos le poing en l'air ou simples hashtags destinés à se positionner dans le camp des vainqueurs. Le site s'est embrasé heure après heure du feu de la révolution victorieuse, les clameurs du peuple contrastant avec le silence des aristocrates, eux qui étaient si puissants hier encore. Le nom du roi est balayé ; à la place, celui de Barbara Euler, dirigeante du Front Agora, se répand comme une traînée de poudre, porté par son exploit de la veille d'avoir failli mettre la main sur le souverain.

Face à cette vague qui ne fait qu'enfler, Julie et ses employés se trouvent en première ligne.

Elle n'a pratiquement pas dormi de la nuit, ne s'autorisant qu'une sieste directement dans son bureau au sommet de la tour de Réseau



Royal. Il y a trop d'urgences à gérer, trop de tension aussi. Malgré l'heure, les responsables de département n'ont cessé de défiler face à elle, en quête de réponses, de solutions. D'une voie à suivre.

Réseau Royal ne prend jamais de repos... et nous ne le pouvons pas non plus.

Alors que l'aube est là, il est clair que les mesures de mitigation qu'ils ont mises en place sont déjà dépassées. Que le site arrive aux limites de ce qu'il lui était possible d'anticiper.

Ensuite, c'est l'inconnu...

Elle a choisi de l'affronter, seule. De rester à Paris quand la cour a fui pour Biarritz, sans même le soutien de Matthieu sur lequel elle s'est tant appuyée pour assumer ses nouvelles fonctions.

Mais je suis forte. Plus que je n'en ai conscience ; c'est ce qu'il m'a dit avant de partir. Je ne veux pas le faire mentir.

Pourtant, ce matin, épuisée, elle peine à se concentrer. La panique qui émane de ses chefs de service est contagieuse. Leurs questions se succèdent, étouffantes ; elle perd pied. Ils lui soumettent tant de problèmes qu'elle ne parvient plus à se fixer sur un seul.

— Je n'ai jamais vu ça ! s'exclame Ronan. La parole des utilisateurs... Elle s'est transformée. J'ai l'impression que la moitié des messages postés sur Réseau Royal arrivent dans mon service.

— Les Français veulent parler, et ils ne se préoccupent plus des conséquences... soupire Magali.

— Je ne sais plus que faire. Je...

— Montrez-moi.

Les trois chefs de service se tournent vers Julie, qui s'est levée brusquement.

— Mademoiselle Sallemont, vous avez beaucoup de choses à gérer, la tempère Ronan. Donnez-moi seulement vos directives, je me chargerai de les faire appliquer.

— Comment voulez-vous que je prenne une décision si j'ignore quelle est la situation concrète ? Montrez-moi.

Dans le cerveau fatigué de Julie, cette certitude s'est imposée : elle doit savoir. *Comprendre*. Prendre la pleine mesure de ce qui se passe. Il n'y a qu'à ce prix qu'elle pourra déterminer dans quelle direction s'orienter. Elle a refusé la retraite ; elle ne fuira pas.

Ronan, capitulant, renonce à argumenter davantage. Elle lui emboîte le pas pour quitter son bureau et descendre à l'étage attribué à son équipe, Magali et Idriss sur les talons. Ils arrivent à l'ascenseur au moment où Pierre-Henri, du *back-end*, en sort : à son air soucieux, Julie devine que les optimisations qu'il a tenté de déployer il y a un peu plus d'une heure n'ont pas eu l'effet escompté.

— M^{lle} Sallemont veut voir elle-même la situation à la modération, l'informe Ronan.

Pierre-Henri se contente d'acquiescer, ravalant son propre problème.

Il a conscience, lui aussi, que tout le reste découle de là, ce raz-de-marée qui s'abat sur nous et face auquel nos digues ne tiennent plus...

Quelques instants plus tard, ils rejoignent l'open space où des employés, penchés sur leurs postes, décortiquent les messages que les algorithmes ont d'abord remontés automatiquement. Julie note leurs traits tirés, la tension générale qui émane des dizaines de salariés présents ici. Doucement, elle s'approche du premier d'entre eux, qui s'interrompt, nerveux, en constatant qu'elle arrive.

— Je viens juste regarder, le tranquillise-t-elle. Je sais que vous faites de votre mieux. Puis-je ?

Elle s'assied dans le fauteuil que l'homme lui laisse. Face à elle, sur son interface d'administration, les messages s'empilent, attendant d'être triés.

[L'heure est enfin venue de la liberté !]

[Je suis enceinte et je pleure de joie ce matin. Je n'osais pas rêver que mon enfant puisse naître dans un monde purgé de la tyrannie.]

[Bon débarras ! Louis XX ne nous a rien apporté de bon. Sans lui, la France pourra enfin avoir le gouvernement qu'elle mérite.]



Le regard de Julie balaie l'écran sans ordre, s'arrêtant au hasard sur ces mots qui hier encore auraient pu valoir l'emprisonnement à ceux qui les ont écrits – même si, au vu de l'embrasement qui a saisi la France ces derniers mois, les forces de la police royale avaient bien trop à faire pour se saisir des auteurs de simples publications, au risque de devoir jeter tout le pays en prison. L'affolement de Ronan lui avait fait imaginer bien plus grave : des exaltations sanguinaires, un chaos incontrôlable. Or, ce qui se dégage surtout des messages qu'elle lit, c'est l'espoir d'un monde meilleur.

Cet espoir, je le partage depuis si longtemps... C'est lui qui m'a donné mon cap, toujours.

Cette soif de justice, c'est Marc qui l'a éveillée en elle ; s'il a lutté dans l'ombre, c'est pour l'avènement d'un jour comme celui-ci. Il aurait pu advenir bien plus tôt, si elle n'avait pas révélé ses plans à Louis XX au dernier moment ; mais le courant qui les portait est inarrêtable.

Je n'essaierai plus de m'y opposer. Je voulais éviter que le sang ne coule : c'est fait, maintenant que le roi et sa cour ont pu fuir. Désormais, c'est un monde nouveau qui s'ouvre, et je veux en faire partie.

Elle se relève pour se tourner vers Ronan, et ordonne :

— Désactivez les filtres de modération.

Il ouvre de grands yeux, tout comme ses employés suffisamment proches pour l'avoir entendue. Elle prend une voix plus forte pour ajouter :

— Coupez tous les algorithmes qui trient les publications en fonction de l'opinion politique qu'elles expriment.

— Mais...

— Votre service est débordé, non ? Nous n'avons pas la légitimité de lutter contre la volonté des Français. Ils ont gagné le droit de faire entendre leurs voix, je crois.

— Cela va encore augmenter la charge sur les serveurs, intervient Magali. Puis-je valider la suspension temporaire des comptes Bois pour les soulager ?

— Non.

L'esprit de Julie est clair, maintenant. Acéré.



— En fait, je veux que vous rétablissiez les accès des utilisateurs Terre et Poussière, et que vous répartissiez les ralentissements sur l'ensemble des connexions à Réseau Royal. Chacun doit bénéficier des mêmes conditions sur le site à partir de maintenant.

La voix de la jeune femme porte à travers tout l'étage, annonçant sa décision qui changera la face du site à jamais.

— Au cours des dernières semaines, nous avons tenté de mettre en place plus d'égalité entre les statuts, en ouvrant aux comptes de Poussière à Bronze l'accès à davantage de fonctionnalités. Il est temps d'aller encore plus loin. Je veux que la priorité de cette entreprise à court terme soit d'abolir toute différence entre les utilisateurs de Réseau Royal. L'ère des privilèges est terminée. Voici venir celle de l'égalité.

Des murmures parcourent l'open space. Julie voit certains de ses employés plonger sur leurs téléphones, sans doute pour avertir leurs proches ou leurs collègues d'autres services de la bombe qu'elle vient de lancer.

— J'ai besoin de vous... conclut-elle d'un ton où la fragilité de sa nuit blanche finit par s'inviter. Je sais que vous êtes nombreux ici à rêver d'un monde nouveau, plus juste. Ensemble, nous avons la possibilité d'en être les acteurs. Aidez-moi à ce que nous n'ayons jamais à nous réveiller.

Ses derniers mots se perdent dans le rugissement d'applaudissements qui explose. La liesse s'est emparée des employés de Réseau Royal ; lorsque Julie croise le regard de Ronan, elle le voit qui lui adresse un sourire.

Malgré sa fierté et son envie de croire au discours qu'elle a prononcé, il demeure cependant en elle une pointe de peur ; que la victoire ne soit pas celle de la justice, mais du chaos qu'elle a tant lutté pour tenir à distance.

Et lorsque sur l'écran de l'employé qu'elle a emprunté à l'instant s'affiche soudain une photo de la grille de Versailles arrachée à ses gonds et jetée à terre, l'étau autour de sa poitrine se resserre encore un peu plus.



THOMAS

Un coup de feu tiré en l'air.

Thomas et Marie se figent tandis qu'ils allaient quitter la chambre royale pour rejoindre les membres du Tennis Club venus avec eux à Versailles – après leur rencontre avec Barbara Euler, ne pas rester seuls leur semble sage. Le bruit a claqué, brusquement, en provenance de l'extérieur.

Ils échangent un regard. Marie esquisse un mouvement pour s'éloigner au plus vite, mais Thomas, lui, est saisi par la curiosité, malgré le danger qui rôde. Il veut comprendre ce qui se passe ; saisir la situation alors même qu'elle paraît lui glisser entre les doigts. Le cœur battant, il revient vers les fenêtres de la chambre, donnant sur la cour de marbre. À travers la vitre, des éclats de voix lui parviennent ; il entrouvre le battant pour mieux entendre.

Quelques pas devant le palais, de dos, il reconnaît Barbara Euler ; son pistolet levé vers le ciel ne laisse aucun doute quant au fait que c'est elle qui vient de tirer. Kyle est près d'elle, ainsi que trois autres paramilitaires vêtus de noir que Thomas suppose appartenir au Front Agora. Mais ce n'est pas sur eux que son regard s'arrête : c'est sur le vieil homme qui leur fait face, seul, le dos droit malgré leur posture menaçante. Arborant une expression impassible que trente ans en tant que ministre royal ont dû forger.

Pierre de Chantilly... Il n'est donc pas parti à Biarritz dans les bagages de Louis XX. Cela aurait pourtant été sage : il n'y a plus rien pour les gens comme lui ici. Barbara et ses sbires ont voulu pendre son maître : ils pourraient décider de se rabattre sur le serviteur...

L'acidité dans la voix de la leader du Front Agora ne laisse d'ailleurs aucun doute quant à l'hostilité qu'elle ressent à son égard – presque égale à celle qu'elle a manifestée face à Thomas.

— Vos beaux discours ne m'intéressent pas, pas plus que vos prétendues propositions. Se pourrait-il que vous soyez si déconnecté des réalités de ce pays que vous n'avez pas remarqué que quelque chose a changé ici ? Le tyran que vous serviez a décampé, n'en avez-vous pas conscience ?



Thomas doit reconnaître à Pierre de Chantilly un grand sang-froid. Imperméable au vitriol dans les paroles de Barbara, il réplique :

— Je sais parfaitement ce qu'il en est de Sa Majesté. C'est en pleine connaissance de cause que je viens vous parler.

— Pourquoi ? Nous garantir que vous étiez favorable à la démocratie depuis tout ce temps ? Si vous espérez vous raccrocher à vos privilèges de cette manière, vous vous leurrez.

— Je n'y comptais pas. Je suis un partisan convaincu de la monarchie, je ne m'en suis jamais caché et je ne le renierai pas maintenant. Mais je veux surtout le bien de la France. Je possède une expertise en matière de gouvernement d'un pays dont aucun d'entre vous ne dispose. Je suis resté pour vous tendre la main. Avec mon aide, vous pourrez éviter certaines erreurs dont le peuple français devrait payer lourdement le prix. Je vous...

— Encore des paroles ! cingle Barbara.

Elle marche droit sur Pierre et s'arrête juste devant lui, un doigt pointé vers son torse, avant de poursuivre :

— Cessez de vous adresser à nous comme si nous étions ignorants et naïfs. Cela fait longtemps que nous avons ouvert les yeux sur le monde et ses réalités ; à cause de vous. L'effondrement du pont Guillaume-et-Mathilde, l'assassinat de Marc Sallemont, sans compter des siècles de domination inique, voilà ce que la France a dû supporter à cause de vous et de vos semblables.

— Mes collègues ministres et moi-même n'avons pas été parfaits, c'est vrai, mais...

— Mais votre temps est révolu. Comment osez-vous croire que nous pourrions vous accueillir les bras ouverts après tout ce que vous avez fait ? Pour ma part, et pour ce qui est du Front Agora que je représente, nous vous considérons comme un criminel, monsieur de Chantilly. L'heure est venue de répondre de vos actes.

Barbara lève un bras. Aussitôt, deux de ses hommes s'approchent du ministre pour l'encadrer, chacun d'un côté. Leurs foulées sont souples, animales.



On dirait des loups qui ont senti l'odeur du sang...

Pierre ne se laisse pas intimider. Sans leur accorder le moindre regard, il affirme :

— Mes actes, je les assume. Je suis prêt à les expliquer et à les défendre auprès de quiconque me demandera des comptes. J'estime avoir fait de mon mieux au vu des ressources qui étaient les miennes. Depuis que feu le roi Louis XIX m'a nommé à son conseil, je me suis donné corps et âme pour la France. Je refuse que vous me traitiez de criminel, pas alors que les meurtres, c'est vous qui les avez commis. Dois-je vous rappeler le nom des innocents qui ont péri parce que vous avez estimé que leur assassinat était une manière acceptable de menacer mon gouvernement ? Vous m'avez arraché Benoît, mon propre filleul ; Jean, mon collègue depuis des années. Et tant d'autres... De ces actes-là, en répondrez-vous ?

En évoquant ces prénoms, l'armure de Pierre s'est fendillée, laissant apparaître son émotion ; Thomas se doute qu'il porte encore ces deuils récents. Cela ne dure que l'espace d'un instant, cependant ; bien vite, il retrouve la maîtrise de lui-même. Quant à Barbara, elle ne se laisse pas le moins du monde attendrir.

— Vous ne nous avez pas laissé d'autre possibilité. Vous vous accrochiez au pouvoir ; jamais vous ne l'auriez abandonné si nous ne l'avions pas conquis par la force. Croyez-vous que nous n'avons pas subi des pertes, nous ? La violence institutionnelle de votre gouvernement a fait des milliers de victimes. Une époque décisive appelle des choix décisifs. Je les ai faits. Vous comptiez m'enseigner la politique ; voyez, je n'ai rien à apprendre de vous. Il n'y a plus qu'une manière dont vous pouvez m'être utile.

Barbara recule d'un pas et fait signe aux hommes qui encadrent Pierre de Chantilly de le forcer à se mettre à genoux. Cette fois, l'impassibilité du ministre se dissipe, et il tente de se débattre ; sans succès. La pression qu'ils exercent sur ses épaules est implacable.



— Votre maître m'a échappé. Sa disparition aurait pourtant montré au peuple qu'une nouvelle ère venait de s'ouvrir, une ère où la justice va enfin rattraper les tyrans. En son absence, vous ferez l'affaire.

Sous les yeux d'un Thomas tétanisé, Barbara pointe le canon de son pistolet droit sur Pierre de Chantilly, qui reste muet. Se refusant à supplier pour qu'on l'épargne, comme s'il s'agissait là d'une ultime preuve de dignité.

C'est alors que Thomas réalise vraiment ce qui est en train de se passer.

Elle va l'abattre. Là, à la vue de tous. Sans aucun scrupule.

Elle vise. Tire.

Thomas a fermé les yeux instinctivement. Lorsqu'il les rouvre, il s'attend à ce qu'une mare écarlate s'étende sur le dallage noir et blanc de la cour, qu'un nouveau corps la souille. Mais Pierre est toujours bien vivant, quoique tremblant. Barbara, elle, est hilare.

— Vous l'auriez méritée, cette balle en pleine tête. Mais nous sommes différents du tyran que nous avons chassé. Nous respectons la justice. Quand nous agirons, ce sera au nom du peuple de France, sous ses yeux : il mérite cette victoire.

Elle range son arme à sa ceinture avant d'ajouter à l'intention de ses hommes :

— Emmenez-le. Je veux qu'il soit gardé en lieu sûr jusqu'à nouvel ordre.

Ses deux sbires s'exécutent sur-le-champ, tandis que Barbara pivote sur ses talons pour revenir à l'intérieur du palais. Thomas se recule en hâte, mais il est trop tard ; en levant les yeux, elle a remarqué la fenêtre entrouverte, et son regard a croisé le sien.

Le salut narquois qu'elle lui adresse le met au défi de tenter quoi que ce soit pour contrarier ses plans.

CATARINA

Même à travers l'écran de télévision, le cercueil recouvert du drapeau espagnol et porté par quatre officiers en deuil paraît trop petit à Catarina.

Il contient le corps d'un adolescent qui n'avait pas encore atteint sa taille adulte. Mon frère. Felipe...

Une part d'elle-même ne parvient pas à y croire. Voilà plusieurs jours que le choc du deuil l'a frappée, et elle ne l'a pas encore encaissé. Elle erre de pièce en pièce au sein de la résidence Reine-Amélie sans parvenir à voir ce qui l'entoure, sans parvenir à s'arracher à sa tristesse. Elle donne le change, mais ses paroles sont brèves. Son ton, morne.

Elle qui a toujours refusé de s'avouer vaincue est à terre. Elle a résisté à la trahison de son propre corps ; aux multiples tentatives d'assassinat ; aux sacrifices qu'elle a dû faire.

Perdre son frère était sa limite.

Elle devrait être là-bas, à Madrid, pour lui dire un dernier adieu. Suivre son enterrement sur une chaîne publique lui est presque insupportable de froideur. Louis est près d'elle, pourtant, une main dans la sienne, assis à sa droite sur la banquette tendue de velours vert qui orne sa chambre ; Alba également, pleurant doucement le cousin qui lui était si cher. Malgré tout, Catarina se sent seule. Comme si, avec la mort de Felipe, le monde s'était soudainement glacé.

Elle a eu envie de renoncer. Se rendre à la cathédrale, en dépit de tout. Mais elle sait que mettre un pied à Madrid aurait signifié creuser une tombe pour elle aussi.

La guerre est déclarée entre mon oncle et moi. Il est clair que s'il a l'occasion de me mettre la main dessus, il ne me laissera pas lui échapper vivante.

Si elle veut la justice, il lui faudra se battre. Reconquérir ce qui est sien.



Personne ne le fera à ma place. Personne ne voit son intérêt à ce que je monte sur le trône... Nul ne me défendra si je ne suis pas moi-même en première ligne.

Sauf qu'elle ignore si elle a la force de continuer à se battre. De ravalé sa tristesse. Aujourd'hui, elle ne l'a pas encore. Elle se sent couler, en même temps que ses larmes.

Mais je devrai les sécher, car une reine ne se laisse pas diriger par sa douleur...

Elle ne réalise pas encore pleinement qu'elle a changé de statut, qu'elle n'est plus « l'infante » comme toute sa vie auparavant. Rien ne semble différent autour d'elle, sinon que les serviteurs et aristocrates en fuite à Biarritz l'appellent « Votre Majesté » plutôt que « Votre Altesse Royale ». Elle n'a nul Conseil d'État à présider, nulle armée sous ses ordres, pas même une couronne à poser sur sa tête.

Rien... Plus rien. Le peu auquel je tenais, Alfonso me l'a arraché.

À la télévision, des orgues jouent un requiem. Malgré la pesanteur de la mélodie, Catarina se laisse envahir par des souvenirs emplis de vie.

Le sourire rayonnant de Felipe chaque fois qu'il me voyait. Sa collection d'avions miniatures dont il prenait le plus grand soin. La joie dans sa voix quand il m'a annoncé que les médecins avaient trouvé un traitement efficace à sa maladie.

Pour la énième fois depuis qu'elle est arrivée à Biarritz, une bouffée de colère la prend à la gorge.

Il n'aurait pas dû mourir. Il était trop jeune, il y avait de l'espoir pour lui, ses soignants l'avaient assuré. Il devait survivre, et mon oncle l'a assassiné !

Catarina est la première à dire que la politique nécessite des sacrifices. Elle-même en a déjà faits, terribles parfois. Mais mettre un terme à l'existence d'autrui ? C'est une ligne qu'elle se refusera toujours à franchir.

C'est la frontière au-delà de laquelle un roi devient un tyran...

Elle ne parvient plus à distinguer l'écran ; ses yeux sont trop humides. Elle les essuie de sa manche, longue malgré les températures clémentes



CAMILLE VERSI

du sud de la France. Même en exil, elle n'a pas renoncé à cacher les cicatrices que lui a laissées l'attentat qui l'a visée à l'aéroport de Roissy.

Aussitôt que son bras retombe, elle sent une paume chaude retrouver la sienne ; celle de Louis.

Il est là pour moi, attendant patiemment que j'aille mieux, même s'il est en piteux état lui aussi.

Il essaie malgré tout depuis leur arrivée à Biarritz de trouver les mots qui la ramèneront au monde des vivants. Les mots qui lui apporteront l'apaisement, un baume sur la plaie à vif de son cœur.

Sans succès.

Il y a des combats que l'on doit mener seul... et notamment ceux où l'on s'affronte soi-même.

Pour l'instant, elle ne peut que se murer dans le silence, absorbée par la zone sombre de son esprit qui voudrait qu'elle lâche prise. Où règnent des spectres dont elle étouffe les voix d'habitude.

Louis serre un peu plus ses doigts, tentant de lui communiquer de la force.

Un geste louable, quand il en a si peu lui-même...

Cela ne suffit pas à contenir son désespoir lorsque de l'autre côté de l'écran, Alfonso s'avance pour prononcer un éloge funèbre au pupitre de la cathédrale. Bouillante de rage, Catarina l'écoute, impuissante, parler de «son amour profond pour son neveu» et de «sa tristesse face à son décès si dramatique».

Tu auras un autre hommage, Felipe. Le mien, quand en ton nom, je te vengerai et ferai de l'Espagne un pays où le meurtre ne pourra pas rester impuni. Je viendrai fleurir ta tombe des œillets blancs de la justice, je te le promets.

CHAPITRE 2



THOMAS

— Nous sommes alliés, vous et moi, monsieur Lawrence ! Vous devez intervenir pour nous apporter votre soutien !

À l'autre bout du fil, l'ambassadeur des États-Unis ne répond pas immédiatement. Thomas grimace. Il a suffisamment d'expérience en négociation pour comprendre que ce silence n'est que le prélude à un refus poli.

— Nous vous soutenons, soyez-en certain, affirme Lawrence pour tenter de l'amadouer. Le président Dickson et moi-même sommes très admiratifs de ce que vous êtes parvenu à accomplir avec le Tennis Club, et nous tenons à vous réitérer notre volonté de vous considérer comme des partenaires privilégiés.

— Mais ?

Thomas préfère aller droit au but, refusant de se laisser endormir par de belles paroles. L'ambassadeur soupire.

